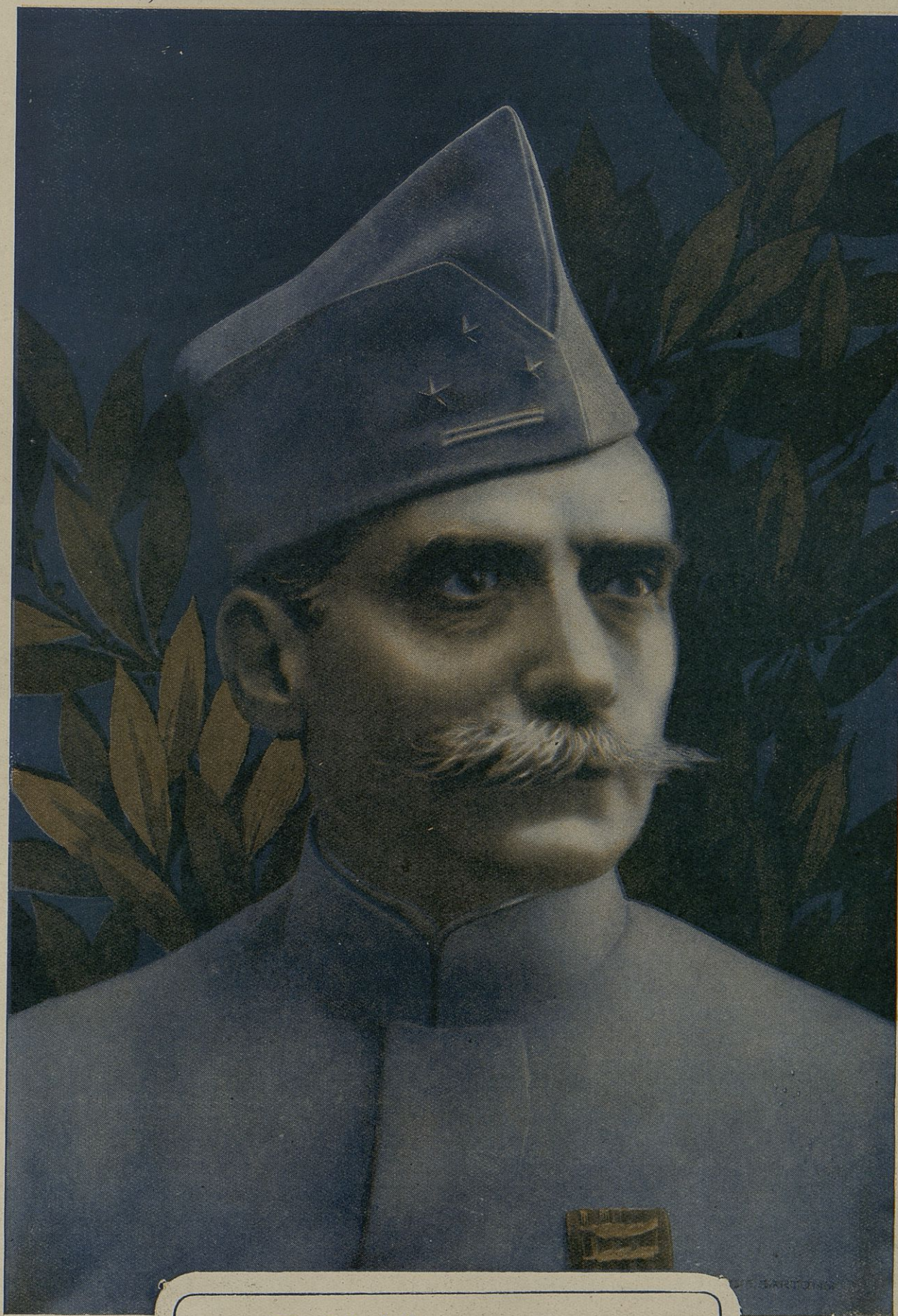


LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

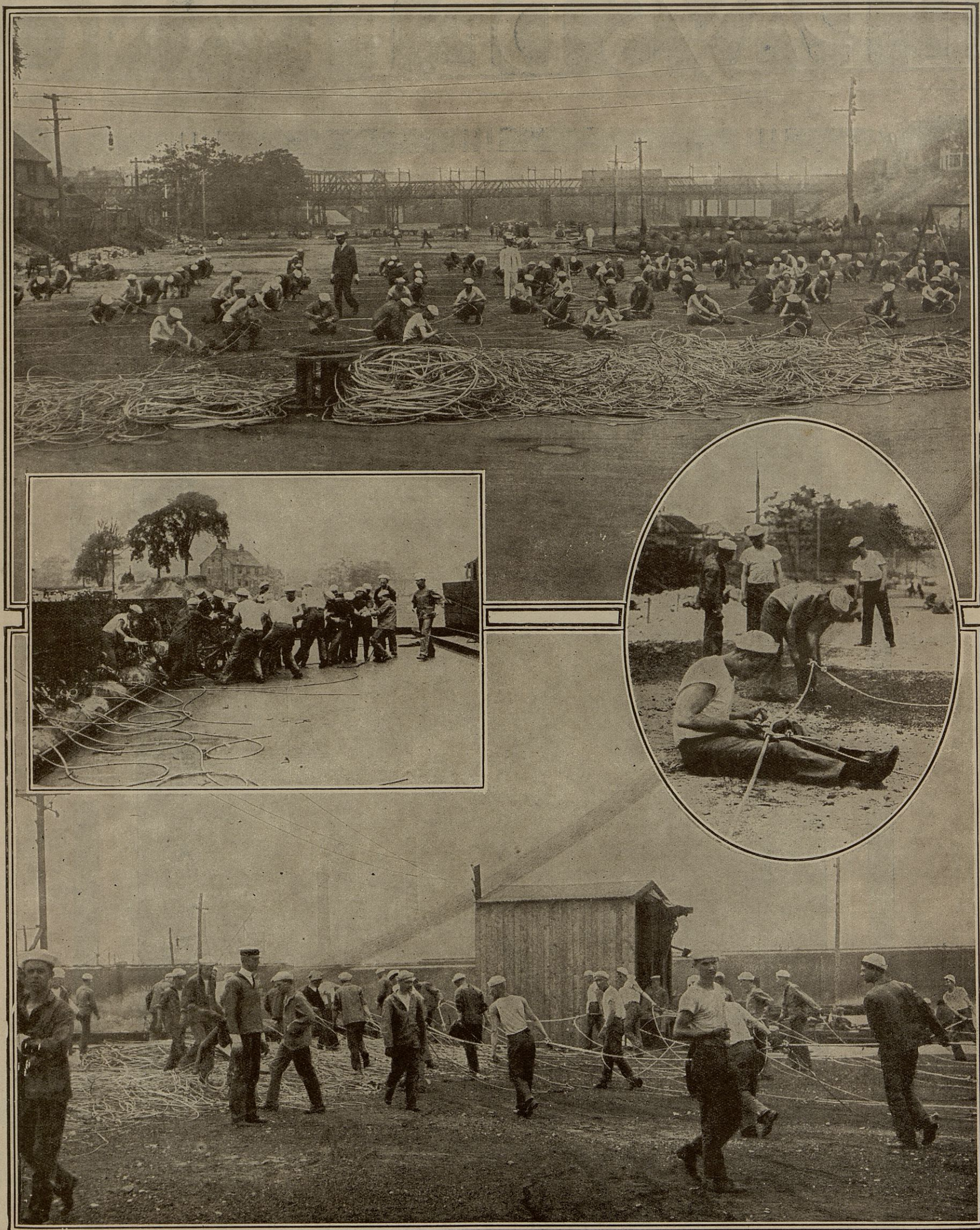
Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

G. Muteau

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LA LUTTE CONTRE LES SOUS-MARINS EN AMÉRIQUE



Les Américains ont trouvé un moyen pratique pour empêcher les sous-marins boches de pénétrer dans leurs ports de l'Atlantique : ils en barrent l'accès, autant que le permet la configuration de la côte, par de gigantesques filets que maintiennent en place des bouées et des poids appropriés. Ces filets, montés sur des câbles puissants, peuvent être déplacés pour permettre aux navires l'entrée ou la sortie du port. Ce sont des phases de la confection de ces filets, par des marins de la réserve navale, que fixe cette photographie.

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 9 au 16 Août

SUR le front de Flandre, Anglais et Français continuent, du 7 au 10 août, à rivaliser d'activité pour organiser leur commune conquête, assurer leurs lignes, préparer de nouvelles bases en vue d'une reprise éventuelle d'offensive. Le 10, les armées franco-britanniques agissant de concert obtiennent de leur collaboration d'excellents résultats en atteignant les objectifs qu'elles se sont fixés. Le but des Français était d'élargir leurs positions autour de Bixschoote et de Langemarck : ils y arrivent en enlevant à l'ennemi un certain nombre de fermes qu'il avait organisées puissamment en y accumulant les mitrailleuses. On apprend le 15 que la progression de nos troupes continue dans la région au nord-ouest de Bixschoote. Les Anglais avaient à achever l'occupation du village de Westhoek dont, en se battant là depuis dix jours, ils n'avaient pu prendre encore qu'une partie. Ce village est bâti sur une crête d'une cinquantaine de mètres, et ainsi se trouvait en butte au tir de mitrailleuses dissimulées dans un bois situé à l'est : les Allemands, maîtres du bois, s'opposaient à toute tentative sur le village. Mais enfin ils sont chassés le 9 par nos alliés de Westhoek et de toute la crête, après avoir subi de lourdes pertes et en abandonnant deux cent quarante prisonniers. En même temps nos alliés engageaient une autre action, à l'est d'Ypres, sur un front de 3.200 mètres au sud de la voie ferrée Ypres-Roulers, et progressaient dans ce secteur, où le lendemain et jours suivants ils réalisaient encore quelque avance malgré des contre-attaques incessantes. Ces opérations, à la date du 12, leur avaient rapporté 450 prisonniers et 6 canons. L'artillerie a recommencé son feu roulant dans la région d'Ypres à la mer du Nord, et on remarque tous les jours une recrudescence de sa puissante action, qui n'empêche pas les combats d'infanterie de rester très vifs sur tout le front. On en a signalé au sud d'Armentières où nos alliés, ayant forcé les tranchées boches le 11, ont été contre-attaqués sérieusement le 12, mais ont repoussé l'ennemi. Les Portugais étaient de cette affaire et ont contribué à la défaite des Allemands ; le communiqué parle encore d'eux le 14 : cette fois c'est à l'est de Neuve-Chapelle qu'ils repoussent, seuls, une forte tentative contre leurs lignes. Disons à propos des Portugais qu'ils sont maintenant 45.000 en France et que bientôt leurs effectifs atteindront 60.000. Leur infanterie et leur artillerie de campagne travaillent, comme on le sait, avec les Anglais : leurs batteries lourdes sont en majorité sur le front français.

Les autres endroits où l'infanterie britannique a eu le plus d'occupation sont : la région de Gouzeaucourt, qui a été le théâtre de plusieurs affaires, soit que nos alliés en pressent l'initiative soit que les Boches aient été les assaillants ; en dernier lieu, ce sont les Anglais qui forcent les lignes allemandes et y détruisent un certain nombre d'ennemis. Vermelles, Givenchy-lez-La-Bassée, Monchy-le-Preux, sont également cités dans les communiqués : des engagements plus ou moins importants y ont eu lieu. Il ne paraît pas que nulle part les Boches aient remporté le moindre succès.

Le 15 est marqué par une opération de grande envergure. Au sud-est et à l'est de Loos, les Canadiens attaquent sur 3.200 mètres et emportent d'assaut les formidables défenses de la cote 70 qui avaient résisté le jour de la bataille de Loos en 1915 et que l'ennemi avait depuis lors considérablement renforcées. Toutes les positions visées tombent en leur pouvoir : elles comprennent, outre la cote 70, les villages dits cités Sainte-Emilie et Saint-Laurent, le bois Rose, la partie ouest du bois Hugo. Lens, déjà investi par le sud et l'ouest, est maintenant menacé par le nord et quelque peu par le nord-est où nos alliés tiennent la cité Saint-Auguste ; ils forment ainsi autour de la ville un cordon qui en est suivant les endroits à 1.000, 1.200, 2.000 mètres. Les Allemands ne disposent plus que de deux voies de communication en arrière de Lens : les routes de Douai et de Lille qui d'ailleurs sont sous le canon des Anglais.

Dans le secteur français de Flandre, entre le 10, qui a été marqué par les progrès de nos troupes autour de Bixschoote et de Langemarck, et le 14 on ne signale pas d'opérations, mais nos communiqués mentionnent, eux aussi, l'activité de l'artillerie. En territoire français, les Allemands ont continué à se montrer entreprenants. Le 10, au nord-ouest de Saint-Quentin, dans la région de Fayet, ils attaquent sur environ un kilomètre et, sur un faible espace, prennent pied dans nos éléments avancés ; sur le reste de leur front d'attaque ils sont refoulés ; le 11 et le 12 nos troupes reprennent le peu de terrain qu'elles avaient perdu, réalisent des progrès et font des prisonniers. L'endroit où cette attaque s'est produite est entre le chemin de fer de Bapaume et la route de Cambrai ; on est là à environ un kilomètre du faubourg Saint-Jean, de Saint-Quentin : la position domine la ville, ainsi que le cours de la Somme, encore peu considérable, la ligne du chemin de fer Paris-Bruxelles et plusieurs routes ou autres voies indispensables à l'ennemi, ce qui explique sa tentative, d'ailleurs infructueuse, pour nous en déloger. On signale, à propos de cette attaque contre le village de Fayet, la brillante part que les 19^e et 116^e régiments d'infanterie, appartenant au 11^e corps, ont prise à la

contre-attaque qui a rejeté les Allemands loin de nos lignes. On voit par le détail du compte rendu de ces journées que les combats soutenus par nos troupes ont été particulièrement durs. Avant de passer à d'autres secteurs, disons que, au témoignage de nombreux prisonniers, la ville de Saint-Quentin a été livrée au pillage par les Allemands, qui y ont volé tout ce qui se pouvait emporter, et saccagé, détruit, ce qu'ils ne pouvaient prendre.

Le jour même où il attaquait à Fayet, le 10, l'ennemi attaquait aussi au nord de l'Aisne, depuis la ferme du Panthéon jusqu'à l'épine de Chévregny.

Trois bataillons, appuyés par neuf détachements de « stross-truppen », des lance-bombes, etc., tentaient à plusieurs reprises l'assaut de nos lignes. La lutte, très violente et qui a été jusqu'au corps à corps, s'est terminée à notre avantage. Les grosses pertes que les Boches ont subies au cours de ces assauts les ont incités à ne pas réagir dans ce secteur jusqu'au 15. Mais sur d'autres points, ils se sont évertués contre nos lignes sans voir le succès couronner leurs efforts.

Toutes ces tentatives ont été assez fortes et ont coûté fort cher aux Allemands ; mais ils ne regardent pas aux pertes. Les principales ont eu lieu en Champagne, à l'est de Maisons-de-Champagne, le 10 ; puis au mont Cornillet, le 11 : l'attaque s'est produite là sur trois faces à la fois de la position ; le mont Haut, le Casque, le mont Blond, sont attaqués le même jour ; tout cela est en pure perte ; aussi l'assaillant ne revient-il pas à la charge, sauf le 14 qui est marqué par quelques tentatives sans importance contre le mont Cornillet.

Entre temps, nous avions nous-mêmes attaqué, le 11, au sud d'Ailles, et nos troupes avaient enlevé là une importante tranchée ; depuis lors, les Allemands ont cherché tous les jours à la reprendre : battus à chaque tentative, ils y ont perdu encore beaucoup de leurs et n'ont pas empêché nos soldats de progresser au delà de cette tranchée qui devait leur être précieuse, si l'on en juge par les efforts tentés en vue de la reconquérir.

De la région de Saint-Quentin à l'Argonne, l'artillerie s'est montrée comme d'habitude très active. On a remarqué également l'intensité de la canonnade sur les deux rives de la Meuse et en forêt de Parroy. Il y a eu par là quelques petites actions d'infanterie ; au bois des Caurières, à Bezonvaux, des détachements ont cherché à surprendre nos lignes, mais nos troupes les ont fait rétrograder. Des incidents analogues ont été signalés tantôt dans la région de Cerny, tantôt en Alsace. Ou bien, ce sont nos hommes qui courent sus aux Boches ; mais dans ce cas, ils vont jusqu'aux tranchées, y font des dégâts, y tuent du monde et en ramènent des prisonniers : c'est ce qui est arrivé le 12 entre la ferme le Moisy et le moulin de Laffaux, et le 14 au nord-ouest de Reims.

Nos aviateurs continuent à faire d'excellente besogne. Les sorties de nos bombardiers sont quotidiennes, mais du moins n'ont pour but, visible-ment, que les établissements militaires de l'ennemi. En représailles du bombardement de certaines de nos villes ouvertes, le 12, le lieutenant Mozergues et le sous-lieutenant Beaumont sont allés, chacun sur son avion, bombarder Francfort-sur-le-Mein.

Par suite de la démission de l'amiral Lacaze, le portefeuille de la marine a été attribué à M. Charles Chaumet, député de Bordeaux, qui est un spécialiste des questions maritimes. Il a été créé un sous-secrétariat à la marine, lequel est confié à M. J.-L. Dumesnil, député de Seine-et-Marne.



LES COMBATS DE FAYET.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL MUTEAU

Né le 30 juin 1854 à Chalon-sur-Saône, il entra à Saint-Cyr en 1873 et fut promu colonel le 12 octobre 1901. Il fut nommé général de brigade le 28 janvier 1906 et général de division le 20 décembre 1910.

Le 2 août 1914 il recevait le commandement d'une division d'infanterie et un mois après, le 4 septembre, à l'est de Montmirail, il était grièvement blessé par un éclat d'obus. Il fut cité à l'ordre de l'armée (O. du 29 octobre 1914) pour sa belle conduite en cette circonstance.

Appelé le 19 décembre 1916 au commandement d'un corps d'armée, il a eu sous ses ordres les 11^e et 1^{er} corps.

Une nouvelle citation à l'ordre de l'armée, du 29 janvier 1917, atteste que l'armée française a en lui un de ses chefs les plus brillants.

En avril suivant, ayant atteint la limite d'âge, il est maintenu en activité.

La citation du 10 juillet 1917, qui accompagne sa promotion à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur, n'est pas moins élogieuse que les précédentes : « N'a cessé, depuis le début des opérations, d'affirmer les plus belles qualités de commandement. Placé successivement à la tête d'une division, puis d'un corps d'armée, s'est montré partout un chef vigoureux et énergique, sachant inspirer à ses troupes, par son exemple et sa haute valeur morale, une confiance absolue. »

LE PAYS ET LE BASSIN DE BRIEY

Le bassin minier lorrain est le plus riche de l'Europe, si ce n'est du monde entier. A l'exception de sa partie appelée « bassin de Nancy » dont nous n'avons pas à nous occuper ici, il est situé en entier à gauche de la Moselle entre, au sud, l'intersection de cette rivière avec la frontière de la Lorraine annexée et, au nord, le Luxembourg et la Belgique, sur les territoires desquels il empiète quelque peu. Sa superficie se projette suivant un dessin fort irrégulier : la frontière de Lorraine annexée, elle-même très sinueuse, la partage en deux parties à peu près équivalentes ; il n'y a pas de démarcation naturelle entre le bassin annexé et le bassin français. Le bassin français, dont on veut retracer ici la physionomie telle qu'elle était avant la guerre actuelle, se divise en : bassin de Longwy, au nord, et bassin de Briey, qui est de beaucoup le plus important des deux. Ce dernier se subdivise en bassins secondaires, ou sous-bassins : ceux de la Crusne, qui confine au bassin de Longwy, de Tucquegnieux, qui confine à la Lorraine annexée, de Landres, à l'est de celui-ci, et de l'Orne, au sud de ces deux derniers.

Cette région de Briey faillit nous échapper en 1871. Les Allemands connaissaient la valeur du bassin lorrain dans la partie qu'ils ont annexée, mais ils ne faisaient aucun cas de la partie qu'ils nous abandonnèrent. Les études auxquelles leurs spécialistes s'étaient livrés avaient révélé que, en deçà de la ligne qui est devenue la frontière, les couches, formées de minerai phosphoreux, perdaient de plus en plus de leur valeur en pénétrant dans des zones où elles étaient en contact avec des eaux provenant de terrains calcaires. Leur exploitation eut été — alors — une mauvaise affaire. Ils dédaignèrent ce lambeau de notre territoire dont, durant plusieurs années encore, personne ne soupçonna la richesse.

La guerre actuelle a mis en relief le nom du pays de Briey et l'historien aura désormais fréquemment l'occasion de l'écrire. Il occupe un plateau dont le niveau s'élève, du sud au nord, de 200 à 400 mètres d'altitude, par de longues ondulations d'où ne se détachent pas de saillies importantes. C'est une région monotone, mais assez fertile dans son ensemble, très propre à la culture des céréales, la seule d'ailleurs qui y soit largement pratiquée. Elle était jadis, comme toute la contrée, couverte d'épaisses forêts : les grands bois, les places boisées, y sont encore nombreux. En somme ce n'est que par son sous-sol que le pays de Briey est intéressant ; et à l'égard de la vie industrielle, c'est un pays neuf.

L'agriculture et un peu d'élevage y occupaient exclusivement les habitants. Quelques fabriques, qui s'y étaient établies, n'avaient eu aucun succès. La vie sociale, la vie agricole y étaient encore régies par des idées et des coutumes opposées à tout progrès. Sauf en quelques endroits où se trouvaient de grandes exploitations, dont les propriétaires d'ailleurs n'habitaient pas le pays, la propriété était morcelée à l'extrême. Le régime de la communauté rurale se maintenait dans quelques cantons. Les habitants se contentaient de vivre des produits de leur sol sans demander presque rien au dehors. La pénétration des chemins de fer, qui commença vers 1850, plus tard l'établissement des mines, suivi de celui de grandes usines, qui déterminèrent brusquement un afflux considérable de population étrangère au pays et même à la France, avaient bien commencé à modifier les conditions économiques de la vie, mais n'avaient eu que peu d'influence sur les idées et les mœurs des autochtones qui s'employaient peu dans l'industrie.

La population ouvrière, attirée dans le pays par les mines et les usines, venait en grande partie de l'étranger. En 1911 on comptait 49.250 étrangers (hommes, femmes et enfants) dans l'arrondissement de Briey, dont la population propre était de 126.700 âmes : ces étrangers se répartissaient en : 26.800 Italiens, 9.300 Belges, 8.700 Allemands et Alsaciens-Lorrains, 3.000 Luxembourgeois et 1.450 d'autres nationalités. C'est dans les cantons de Briey et d'Audun que les étrangers étaient les plus nombreux. Les mines, à elles seules, employaient plus de 12.000 individus. Les industries métallurgiques occupaient le reste des travailleurs. Il y avait dans celles-ci et dans celles-là extrêmement peu de gens du pays. La population immigrée habitait d'immenses cités ouvrières bâties par les soins des sociétés minières ou industrielles à proximité de leurs exploitations.

On tirait du minerai du bassin de Briey depuis près d'un siècle ; mais c'est un minerai phosphoreux, de qualité médiocre, et dont la teneur en fer n'est que de 38 %. C'est la manière de le traiter qui lui donne sa valeur. Or la richesse du pays resta insoupçonnée jusqu'au moment où, en 1878, fut découvert le moyen d'utiliser pour la fabrication de l'acier ces minerais regardés jusqu'alors comme de minime valeur. Alors seulement on s'avisait d'exécuter des sondages pour être fixé sur l'importance des gisements et leur véritable nature. Pourtant on ne commença l'exploitation que plusieurs années plus tard et encore assez timidement, si bien que l'on peut ne faire partir que des années 1898-1900 la période de grand développement de l'industrie minière dans le bassin. Cela ne s'applique qu'à la partie de Briey, car la partie de Longwy était exploitée depuis longtemps, mais sa production était très inférieure à celle de Briey. Deux chiffres suffiront pour donner une idée de la rapidité avec laquelle la production du bassin minier lorrain s'est développée : le département de Meurthe-et-Moselle, qui le contient à peu près complètement, produisait, en 1870, 1.200.000 tonnes de minerai ; il en produisait 19.815.000 à la veille de la présente guerre. Dans le bassin de Longwy, 14 concessions en exploitation fournissaient, en 1913, 2.754.000 tonnes ; dans le bassin de Briey, 17 concessions donnaient cette année-là 15.147.000 tonnes. Le surplus, soit 1.900.000 tonnes, était fourni par quelques mines ou minières en dehors des bassins de Briey et Longwy.

Le minerai forme des couches dont on trouve jusqu'à 6 et 7 superposées ;

il n'est pas de même qualité dans les différentes couches ; aussi les entreprises de mines doivent-elles mélanger des minerais de différentes provenances afin d'équilibrer leurs teneurs respectives et d'alimenter le haut-fourneau d'une matière première qui, toujours sensiblement égale à elle-même, fournisse toujours une fonte de la qualité voulue.

L'extraction du minerai dans le bassin de Briey est rendue fort onéreuse par diverses causes. C'est d'abord la profondeur très variable (80 à 240 mètres) à laquelle se trouvent les gisements, profondeur qui nécessite l'établissement de puits, au contraire de ce qui a lieu dans les autres parties du bassin lorrain (Longwy et Nancy) où l'exploitation se fait à ciel ouvert ou à flanc de coteau. Mais ce qui rend surtout l'extraction onéreuse, ce sont les venues d'eau auxquelles il faut remédier par le travail continu de puissantes pompes d'épuisement. On calcule que, pour chaque tonne de minerai extrait, il a fallu expulser deux tonnes d'eau ; les frais occasionnés par l'épuisement sont supérieurs à ceux occasionnés par l'extraction du minerai. La perte des eaux dans les mines a une autre conséquence : elle appauvrit d'autant certaines sources, certains cours d'eau de la région au détriment de sa fertilité, car l'eau est expulsée de la mine, le plus souvent, loin de la zone à laquelle la nature la destinait, et qui reste privée de son action bienfaisante.

Quoi qu'il en soit, les exploitations minières s'étaient rapidement multipliées dans le bassin de Briey, où l'on extrayait une moyenne de 5.000 tonnes par jour. L'abondance du minerai avait provoqué la création de vastes usines sidérurgiques, hauts-fourneaux et aciéries, fonderies et laminiers, où le minerai était converti en fonte, puis en acier, puis en gros outillage industriel. Parmi ces établissements citons ceux de Villerupt, Jœuf, Homécourt. La plupart des mines étaient possédées, totalement ou en participation, par les sociétés métallurgiques qui en consommaient les produits.

Aujourd'hui le bassin de Briey est entièrement occupé par les Allemands qui l'exploitent au profit de leur métallurgie de guerre ; leur premier acte en 1914 a été de s'en emparer : leur dernier effort sera pour le conserver.

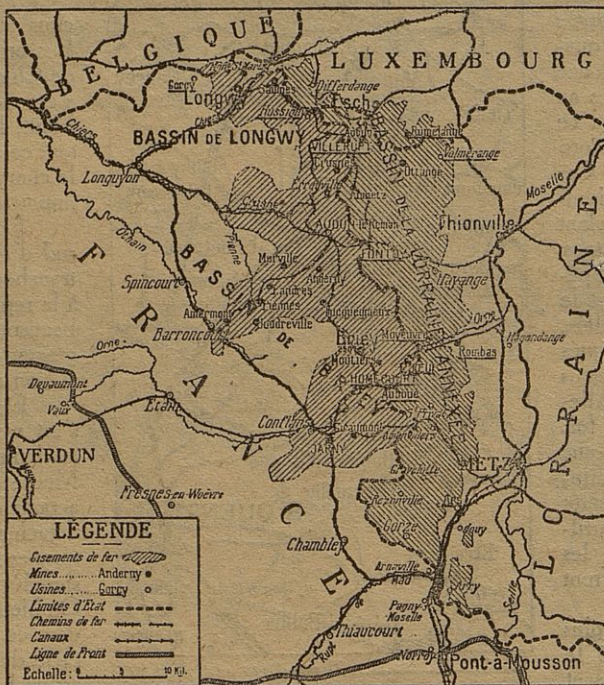
La presse d'outre-Rhin ne nous laisse pas ignorer grand chose du programme que nous aurions à subir si nous laissions l'Allemagne nous imposer les conditions de « sa paix ». Ce programme insiste particulièrement sur la nécessité de conserver à l'empire le bassin lorrain, et non pas seulement la partie qui lui en est annexée depuis 1871, mais aussi et surtout la partie restée française, que les Boches occupent et exploitent depuis 1914, c'est-à-dire le bassin de Briey et celui de Longwy. La possession de cette riche région minière est pour l'Allemagne une question vitale, et là-bas on ne le cache pas.

L'Allemagne peut tirer de son sol tout le charbon dont elle a besoin, mais elle ne peut tirer le minerai de fer, qui lui est indispensable, que du bassin lorrain, parce qu'il n'y en a pas en aussi grande quantité ailleurs en Europe. Avant la guerre actuelle l'Allemagne extrayait de son sol, pays annexés compris, de 35 à 36 millions de tonnes de minerai, et du seul bassin lorrain 30 millions ; elle devait importer le reste. Grâce au minerai lorrain que les Allemands avaient sous la main, en abondance et à des conditions extrêmement avantageuses, ils avaient développé chez eux l'industrie métallurgique dans des proportions incroyables ; l'Allemagne produisait en 1886 moins d'un million de tonnes d'acier ; elle en produisait en 1910 plus de 15 millions. Si la fabrication industrielle proprement dite de l'Allemagne a baissé depuis le début des hostilités, sa fabrication de guerre a augmenté dans une mesure qui défie toute comparaison ; de sorte qu'il lui faut plus de minerai qu'elle n'en employait en temps de paix.

Le blocus rigoureux exercé par les alliés l'empêche de tirer du dehors ce qu'il lui manque : seule la Suède peut lui fournir du minerai, qui est à vrai dire d'excellente qualité, mais en quantité minime. Elle ne peut donc alimenter sa fabrication de canons, d'obus, qu'en joignant, au produit des mines qu'elle exploitait naguère, le produit de celles qu'elle exploite aujourd'hui en Lorraine occupée. Après la guerre, la nécessité d'acheter à des voisins hostiles le minerai dont elle n'aurait plus la libre disposition causerait la ruine immédiate des industries qui constituent ce qu'on pourrait appeler son principal « moyen d'existence », sans parler de l'impossibilité où elle se verrait de reconstituer les armements et moyens de guerre faute desquels elle ne pourrait plus terroriser et pressurer l'Europe. Ce serait la ruine matérielle et morale de l'Allemagne et des Allemands.

« Si nous n'avons pas les minerais lorrains — disent les industriels dans un manifeste comminatoire réclamant l'annexion de Briey — nous ne pourrions pas résister. » « La possession du bassin de Briey — dit le député catholique Brust au Landtag — est indispensable à l'industrie nationale allemande. » Pour citer tous les avis semblables émis en Allemagne, il faudrait un volume.

Des hauteurs de Vaux et de Douaumont qu'ils ont reconquises au prix de leur sang, nos héros poilus aperçoivent-ils par delà la dépression de la Woëvre les fumées des usines de Briey, où commence la fabrication des obus dont ils reçoivent les éclats ? Toujours est-il que les Allemands jour et nuit travaillent à force dans le bassin, dont le rendement en minerai et en métal n'a jamais été aussi considérable. On le sait par des déserteurs, des réfugiés : ils y ont retenu de force la population ouvrière non française qu'ils ont renforcée, depuis, par des contingents de prisonniers, de déportés belges, de travailleurs mobilisés dans leur propre pays. Le travail y est conduit militairement et la discipline est rigoureuse ; il faut produire vite et beaucoup, puisque pour l'Allemagne la victoire est à ce prix, comme la conservation de Briey est le gage de la fortune dans la paix.



LE BASSIN MINIER LORRAIN.

A LA COTE 304 : ON ATTEND UNE CONTRE-ATTAQUE



La région de la cote 304 est continuellement en butte aux entreprises des Boches, qui ne se résignent pas à la perte des positions que nous leur avons enlevées sur ce front. Mais nos troupes résistent à tous leurs assauts et elles effectuent fréquemment avec succès des attaques locales. La guerre, dans ce secteur, est particulièrement dure, nos soldats n'y ayant pour s'abriter que des tranchées de fortune ou des trous d'obus, tels ceux de ce groupe qui attend une contre-attaque dans une tranchée ouverte en pleine pierraille.

LE MUSÉE DE LA GUERRE

CHEZ M. ET M^{me} HENRI LEBLANC

C'est tout au bout du dédale des pièces aux murs peints de gris clair, tout au fond de cet appartement consacré à la guerre, la dernière des chambres, plus petite que les autres. Et au milieu de cette chambre il y a un guéridon très simple, très modeste. Sur ce guéridon, une dizaine d'objets que de loin on distingue mal. Mais si l'on s'approche, si l'on se penche, tout d'un coup le cœur se serre, contracté



par une angoisse douloureuse. Ces objets tout petits, tout réduits, sont d'effroyables objets : une église qui tiendrait sur la paume de la main étendue à plat, mais cette église montre un clocher décapité et de son toit crevé jaillit une gerbe de flammes ; une ferme, plus menue que l'église, plus tragique encore, car c'est la carcasse d'une ferme, un squelette à quatre murs inégaux et réduits, aux fenêtres crevées, aux portes disloquées, au toit troué d'une plaie béante ; et d'autres maisons, d'autres fermes, fantômes noirs et rouges de maisons et de fermes assassinées...

Et M. Henri Leblanc qui a pris entre ses doigts cette église, ces maisons, et qui les manie doucement, explique avec une révolte dans la voix :

« Ceci est la Destruction du village français, le jouet favori des petits enfants d'Allemagne, le cadeau préféré qui a fait fureur outre-Rhin pour les étrennes de cette année 1917... La douzaine de pièces que voici constitue une manière d'échantillonnage, car deux par deux ou trois par trois elles font partie de collections à prix différents : l'église et cette ferme c'est le modèle riche, bien modelé et bien peint, qui coûte plusieurs marks ; ici deux maisons d'une série plus modeste, carton-pâte et modelage surmoulé ; là cette simple feuille de plomb montée sur pied et peinte en trompe-l'œil c'est le jouet populaire valant quelques pfennigs ; voici encore un modèle de prix moyen... Ah ! il y en a pour toutes les bourses et le fils de l'ouvrier peut, tout comme le fils du junker, jouer en effigie à la Destruction du village français taillé d'après nature à tous les prix sur le

modèle que leurs papas et leurs grands frères se sont chargés d'exécuter à tant d'exemplaires... »

Au dehors le soleil d'été brille, inondant de lumière chaude les arbres de la calme et silencieuse avenue Malakoff ; au dehors c'est le Paris tranquille des quartiers neufs de la ville. Et sur ce guéridon le jouet allemand, le monstrueux joujou des petits enfants de Teutonie, évoque la mort, le feu, la haine, la guerre mis à la portée des doigts roses et des cerveaux puérils... La petite chambre — qui montre, comme un document de choix, ce jouet unique dont on a parlé, mais qu'il faut avoir vu, avoir touché pour en comprendre la valeur et le symbolisme monstrueux, — la petite chambre est d'ailleurs tout entière consacrée aux jeux de l'enfant allemand. Soldats qui marchent mécaniquement au pas de l'oie sur des planchettes articulées, sous-marins décorés de la Croix de fer, automobiles blindées et canons à mécanismes compliqués, cuirassés anglais qu'un ressort fait jaillir en morceaux : ce ne sont là que jeux de guerre à l'allemande, c'est-à-dire jeux de massacre et de destruction. Et l'âme de l'enfant allemand façonnée, modelée, pétrie comme cire molle est ici bien vraiment explicative de l'âme du peuple allemand. Or cette âme du peuple allemand, elle est là dressée tout debout dans ce musée de la guerre, debout et pareille à cette Germania blonde, casquée, cuirassée qu'au mur voisin une estampe populaire nous montre martelant le sol de son talon de fer à la mode des burgraves de Barberousse, et se détachant avec son sourire de Valkyrie sanguinaire sur le fond mouvant d'un rideau de flammes.

L'âme des peuples belligérants ! Est-il un document à la fois plus poignant et plus utile ?

Aussi vraiment doit-on une reconnaissance bien grande au patient labeur, à la méthode impeccable avec lesquels M. et M^{me} Henri Leblanc ont, par les milliers de pièces recueillies une à une de leur prodigieuse collection, voulu fixer pour l'enseignement de tous les traits essentiels de ces psychologies nationales au cours de l'immense lutte.

Œuvre prodigieuse, et même au premier abord quelque peu effarante par la diversité parfois inattendue, mais à la réflexion toujours logique, toujours utile. « C'est ici le musée de l'esprit public pendant la guerre. »

Cette formule si compréhensive, si pleine de sens variés et profonds, c'est M. Leblanc qui me la donne dans son cabinet où, tout en causant, il trie, il inventorie le courrier du matin : lettres, paquets, imprimés.

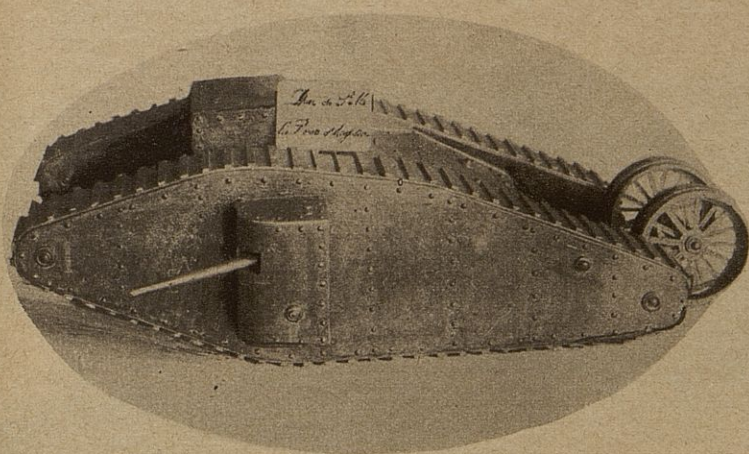
Et il me raconte qu'au 30 juillet 1914, alors que la guerre imminente n'allait certes pas durer plus de trois mois, il eut avec M^{me} Leblanc l'idée de recueillir et de conserver tous les objets qui allaient avoir un rapport quelconque avec les événements. Collection émouvante que, la campagne finie, on devait être heureux de feuilleter le soir au coin du feu, sous la lampe, en évoquant entre amis les heures de la crise tragique.

Les heures sont devenues des semaines, les semaines des mois, et les mois commencent la quatrième année : les « objets ayant un rapport quelconque avec la guerre » recueillis sont aujourd'hui au nombre de 180.000. Et depuis bien longtemps il a fallu mettre à l'ouvrage 15 personnes, travaillant du matin au soir, pour faire de ces objets rassemblés un musée qui sera la collection la plus saisissante de l'effroyable crise.

Car tout est ici. La règle immuable et féconde suivie par les créateurs de ce musée est faite de trois mots bien clairs : « Pas de sélection ».



Affiches, articles de revues, calendriers, tableaux, livres, cartes, journaux, périodiques, vaisselles, cocardes, médailles, estampes, jouets, gravures de mode, insignes militaires, photographies de camps de prisonniers, objets fabriqués, étoffes, mouchoirs avec insignes ou emblèmes, articles de bureau, cocardes, figurines de modes, caricatures dessinées ou sculptées, décorations, modèles d'armes, armes



TANK DONNÉ AU MUSÉE PAR LA REINE D'ANGLETERRE.

elles-mêmes, calendriers, cartes, timbres, toute la pensée de la guerre, toute la vie de la guerre, toute l'existence à l'intérieur pendant la guerre, est là.

Et pour chaque pays belligérant, non seulement pour la France, mais pour l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Amérique.

Pas de faits de guerre, mais tous les objets familiers inspirés par la guerre.

Il y a les salles dramatiques et graves qui contiennent les affiches de mobilisation, les affiches d'enrôlement ; il y a la salle poignante aux murs de laquelle s'étalent les sinistres placards des envahisseurs proclamant la réquisition, le vol organisé, le massacre des otages ; il y a la salle émouvante où murs et vitrines racontent la vie douloureuse de nos prisonniers aux camps de Prusse et de Poméranie.

Pour tout connaître il faudrait passer ici des heures et des heures qui s'envoleraient bien vite, heures d'étude et de recueillement, heures de recherches au cours desquelles on apprendrait tant de choses !

Rien ici n'a échappé à la recherche patiente et curieuse. Il y a deux vitrines d'un goût charmant où des figurines de cire habillées à miracle par M^{me} Henri Leblanc font vivre nos modes féminines simples ou excentriques, où l'infirmière coudoie la midinette, où l'ouvrière des ateliers regarde passer les petites femmes costumées en marin et en « bleu horizon ». Il y a 5.257 timbres, bons de monnaie et bons d'alimentation de tous les pays qui gonflent les pages de 40 gros albums grand in-quarto. Il y a 5.060 estampes et 1.055 dessins originaux, des Steinlen, des Raemaekers, toutes les images d'Epinal, des tableaux de De Groux. Il y a la collection des médailles de guerre frappées par les Allemands et celle aussi des Autrichiens. Il y a 491 pièces de porcelaine peinte qui sont sorties des mains des fabricants de l'Entente. Il y a un guignol venu d'un camp d'internés en Suisse, et à travers une salle un vol de cinquante aéroplanes-modèles suspendus à des fils pendent du plafond. Il y a des bibliothèques où 18.883 découpures de journaux et 582 périodiques alignent leurs collections et des vitrines où se froissent ces petits mouchoirs de soie aux couleurs des différents drapeaux alliés qu'a arborés la coquetterie féminine. Il y a toutes les estampes de propagande allemandes et un échantillon de tous les ersatz par quoi les empires centraux remplacent les aliments défaillants.

Enfin il y a trop de choses pour qu'il soit possible de les exposer toutes à la fois ; et par un roulement périodique chaque salle, de temps à autre, voit renouveler entièrement sa décoration : c'est un musée à transformations, par conséquent à enseignements complets.

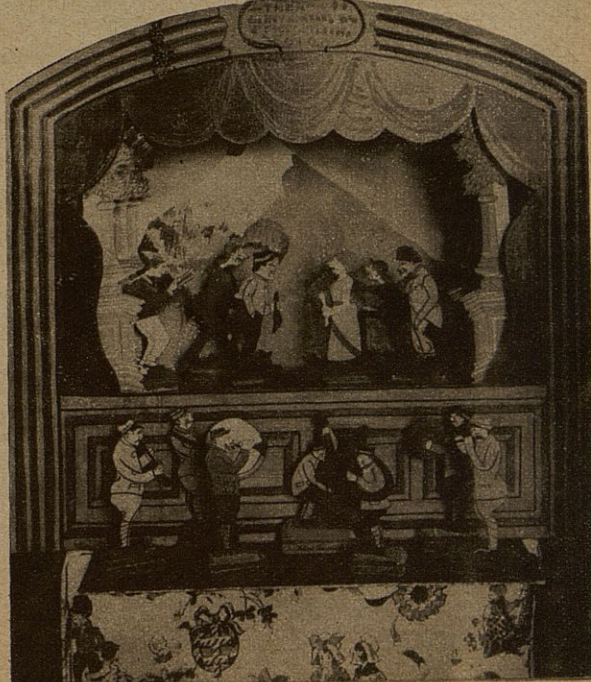
C'est là une œuvre formidable que la réunion de ces multiples documents dont chaque journée qui passe et chaque peuple qui entre en guerre accroissent le nombre.

Et cette œuvre formidable est, — voici le fait à souligner, — œuvre d'initiative privée.

La création de ce musée de la guerre — qui n'a absolument rien à voir ni comme conception, ni comme organisation, avec le Musée de l'Armée des Invalides — n'avait été envisagée par aucun service public : elle est l'œuvre toute personnelle de deux particuliers qui s'y sont voués avec un esprit de psychologie remarquable et une méthode d'une largeur et d'une souplesse très neuves. M. et M^{me} Henri Leblanc ont dépensé des trésors de patience, d'initiative, d'adresse pour se procurer, d'abord avec de nombreuses difficultés et au prix de voyages compliqués et pénibles, les pièces multiples et sans cesse multipliées de leur musée.

Et enfin, à l'heure où après trois ans de guerre cette surprenante collection n'a plus qu'à s'enrichir par elle-même grâce à cette vitesse acquise, pour ainsi dire, que leur volonté lui a imprimée, — ils en font au Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts le don magnifique par un acte officiel en date du 4 août 1917. Le Musée de la Guerre, leur œuvre, va entrer dans les bâtiments du Louvre, où des salles lui sont offertes au Pavillon de Flore : souhaitons que ces salles ne soient pas trop petites, ni en trop petit nombre, souhaitons que la place n'y soit pas trop mesurée, car ce musée de l'âme populaire pendant la guerre constitue l'un des plus hauts enseignements que l'on puisse offrir au peuple, précisément parce qu'il est de la forme la plus familière et partant la plus accessible à tous.

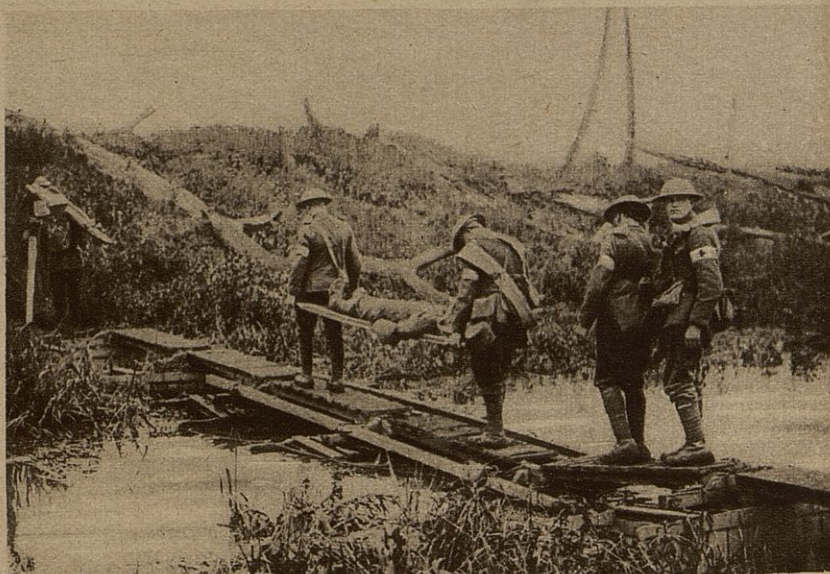
GEORGES G.-TOUDOUZE.



SUR LES PAS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE EN FLANDRE



Les prisonniers qu'on vient de prendre sont, autant que possible, employés sur le champ de bataille, avant leur envoi à l'arrière, à la relève et au transport des blessés boches aux ambulances où ils recevront les soins nécessaires en attendant leur évacuation. Leur concours soulage ainsi notablement les brancardiers, qui ont peu de loisirs les jours d'offensive. En voici quelques-uns, dont le casque indique qu'ils viennent d'être pris dans une tranchée, et qui emportent un de leurs compatriotes sur un brancard. Ils avancent péniblement, butant à chaque pas dans les ornières creusées par les obus.



Le service sanitaire chez nos alliés est organisé de la façon la plus pratique et fonctionne à la satisfaction de tous. Les blessés les moins atteints gagnent comme ils peuvent, et sans l'aide de personne, le plus prochain poste de secours ou l'ambulance voisine. Les brancardiers se chargent des autres. Voici précisément à l'œuvre un détachement du service sanitaire. On vient de ramasser en première ligne un camarade grièvement blessé et on l'emporte à l'arrière, sur la rive gauche de l'Yser, que le détachement franchit sur une passerelle où, peu d'heures auparavant, passaient les hommes allant à l'offensive.



Les pertes des Allemands au cours de la récente offensive de Flandre ont été extrêmement élevées ; le territoire dont ils ont été chassés était littéralement couvert de leurs morts. Que de fois nos alliés, pénétrant dans une tranchée, un ouvrage qu'ils croyaient abandonné parce qu'ils n'en recevaient plus de balles, les ont trouvés comblés des cadavres de leurs défenseurs ! C'est ainsi que les Anglais découvrirent, au fond de cet entonnoir, un détachement qui s'y était défilé et qui y avait été détruit par les obus.

SAMMY, MASCOTTE DES AMÉRICAINS



Les Russes qui se battent en Champagne ont adopté comme porte-bonheur un ourson qu'ils ont amené de leur pays et qu'ils comblent de soins. Les Américains, eux, reconnaissent pour « mascotte » une jeune lionne, à laquelle ils ont donné le nom de Sammy et qui est probablement une des bêtes les plus gâtées de l'univers, ce que justifient son heureux caractère et sa sociabilité. On voit ici Sammy, bien sage dans les bras de son gardien, et folâtrant avec des marmots, dans un village où cantonnent les Américains.

NOS ALLIÉS BRITANNIQUES EN FLANDRE



Tommy fait son « travail » consciencieusement, après quoi il fait honneur au menu, quelle que soit la salle à manger. Le voici dinant sur le champ de bataille encore fumant.



Tommy se bat de bon cœur et ne s'arrête qu'après avoir atteint les objectifs. Mais c'est avec délices qu'il se repose sur le coin de terre qu'il a intégralement nettoyé de Boches.



La préparation par le canon de la récente offensive des alliés en Flandre a été l'une des plus puissantes que l'on ait encore vues : le fracas s'en entendait jusqu'en Angleterre : tout le pays, dans la zone atteinte par le tir, est littéralement nivelé. C'est que les alliés avaient effectué là une concentration d'artillerie sans précédent ; celle de l'armée britannique, qui occupe la plus grande partie de ce front, a montré de nouveau son énorme supériorité sur celle des Boches. Voici une de ses grosses pièces au moment où en sort l'obus.

LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

VII

LA PERMISSION

Quand Jean Le Blanc aperçut la croix de pierre du carrefour, un large sourire lui épanouit la face. Il éprouvait, à retrouver le pays, une joie toute physique, pareille à celle que donne le logis embaumé par la soupe chaude quand on rentre le soir avec la faim. Le soleil baissait à sa droite dans le beau ciel laiteux de Bretagne. Les fleurs sèches des ajoncs, qui ont l'air de larves d'abeilles, tombaient des haies. Des paillettes du granit lui saient sur la route.

Il rencontra d'abord le griffon du vieux Chérel et s'arrêta pour le caresser. Il n'avait plus de hâte : ce chien n'était-ce pas déjà tout le village ? Le bonhomme parut, un instant plus tard ; il s'en allait couper un brin de châtaignier pour faire une gaffe. Jean lui sauta au cou comme un gamin, en disant :

— Depuis l'temps qu'on s'était vu ! D'puis l'temps qu'on s'était vu !

Le vieux le toisa, eut un petit clin d'yeux amical et exclama :

— Alors, tu les as chassés ?

— Qui ? demanda Jean.

— Les Allemands, pardine !

Là-dessus Jean fit le matamore et se lança dans une explication tortueuse où il fut question de navires camouflés, de ruses de guerre et de piraterie. Le vieux conclut :

— Ils ont d'la malice tout d'même !

Mais Jean n'avait nulle envie de continuer dans cette voie. Il se balança d'un pied sur l'autre, en dévisageant le bonhomme d'un air nigaud et interrogea à son tour :

— Et chez nous ?

— Y a d'la misère ! répondit Chérel.

Puis, s'avisant soudain que Jean attendait une autre réponse, il poussa du coude le jeune homme et poursuivit :

— Finaud ! tu sais bien qu'elle t'espère !

— Allons prendre une bolée ! repartit gaiement le garçon.

Le lendemain, il entra de bonne heure chez Legouello, le sacristain, qui est en même temps perruquier et il se fit raser de près, frictionner, pommader. Legouello lui releva les moustaches à la brillantine et amorça deux accroche-cœur sur le front. Jean avait son plus beau col, un pompon frais. Il descendit vers la maison de Marie-Ange.

Elle peignait sa petite sœur, devant la porte, sous le chaume qui dégouttait de soleil. Elle avait les bras nus dans ses larges manches de velours. Sa coiffe raide sentait l'empois et elle portait un beau tablier à devancier de soie cerise. Jean connut qu'elle l'attendait.

Il l'aborda le bérêt à la main. Elle l'avait vu venir depuis longtemps, mais faisait l'indifférente. Toutefois, la petite sœur se plaignait qu'elle lui tirât les cheveux à tout instant. Quand Jean fut sur ses talons, elle se retourna. Et ils se regardèrent dans les yeux, sans trouver rien à se dire.

Elle rompit le silence la première :

— Comme tu as bonne mine ! fit-elle admirative.

Il ne voulut pas être en reste de compliments, il dit :

— T'as ton beau tablier...

Elle lui donna la main et ils restèrent là, un moment plein d'émotion, sentant leur cœur palpiter au bout de leurs doigts. La petite sœur sautait autour d'eux, criant : « Bonjour Jean ! bonjour Jean ! », ce qui attira la mère. Elle sourit en voyant le gars, lui ouvrit les bras et l'appela « mon fils ». Elle disait :

— L'était temps qu'tu reviennes, la p'tite n'en dormait plus !

Marie-Ange baissa les yeux. La chatte grise vint s'étendre dans le soleil, près d'un tas de coquillages blanchis sur lequel tournaient des mouches. Des voisins faisaient la demi-tête. Jean proposa :

— Si qu'on allait voir l'Ptit-Moche ?

— C'est ça, fit la mère ; puis tu viendras manger la soupe avec nous, j'vas faire des crêpes et on trouvera ben une potée d'cidre !

Le raidillon qui menait à la grève, entre les blocs granitiques, ne s'était certes pas élargi depuis une année,

Voir les nos 143, 144, 145, 146, 147 et 148 du Pays de France.

mais ils trouvèrent moyen d'y passer de front. Jean tenait sa promesse à la taille et la serrait si bien contre lui qu'elle effleurait à peine les bruyères de la pointe de sa robe. Dans les endroits difficiles, le garçon l'enlevait et c'était un jeu pour ses muscles forts.

Quand ils furent sous les pins, ils découvrirent le golfe, toujours le même et ainsi qu'une coupe d'argent dans le matin. Une ombre dorée les couvrait. Marie-Ange riait, la tête un peu chavirée.

— Regarde ton bateau, fit-elle.

Les barques étaient au mouillage, en grand nombre. On voyait leurs corps morts mangés de rouille, leur mâture, leur plancher blanchis par les intempéries et une eau rousse miroitant sur les fonds. Vieilles par l'abandon, elles avaient un air navrant de pauvre qui se cambre encore et cherche à faire figure. Le P'tit-Moche était des trois ou quatre qui avaient gardé leur jeunesse.

Jean le regarda et son œil devint grave. Lentement il embrassait le vieux camarade de misère et une joie sérieuse montait en lui de le retrouver si net. Il se tourna vers Marie-Ange et dit avec reconnaissance :

— Comme tu l'as soigné, tout d'même...

— Comme j' t'aurais soigné ! fit-elle.

Il y eut un silence pendant lequel Marie-Ange contempla avec obstination la pointe de ses sabots. Un lézard émergea d'une fissure, raya la pierre d'un trait d'émeraude. L'ombre croissait à leur gauche. Elle releva la tête et dit d'un élan :



— Ecoute, Jean, faut nous marier !

Le gars se gratta la nuque et afficha un grand désespoir :

— Malheur ! mais j' n'ai qu'six jours ! et j'vas repartir...

— Y a le temps, fit-elle. Faut nous marier !

— Vrai de vrai, affirma-t-il, ardent et convaincu, faut nous marier !

Mais Marie-Ange pensa soudain qu'il se méprenait sur ses intentions ; elle voulut sauver sa pudeur et expliqua :

— J'vas te dire, y a la Gwen, la Lemeur, les Jeffik et toutes les autres qui ont leurs hommes à la guerre, elles vont tous les mois chez le perceur toucher d'argent : vingt-cinq sous par jour qu'on leur donne...

— Vingt-cinq sous ! reprit Jean.

— Oui, vingt-cinq sous et quinze sous encore pour chaque enfant qu'elles ont ! Y en a qu'pour elles, quoi, et les filles sont pus qu'des crève-si-tu-veux !

— Y a pus d'justice ! fit Jean, énergique. Ben sûr qu'il faut nous marier ! T'auras des rentes !

— C'est ben c' qu'a dit ma mère... et j'pense comme elle.

Ce fut un moment bien doux. Elle se laissa saisir, chavira sur la vaste poitrine. Deux bras puissants l'encerclaient, caressaient et protégeaient à la fois ; une grande tiédeur l'environnait. Il se pencha et elle respira ses joues fraîches qui sentaient les odeurs.

Dès le soir tout fut réglé et ils allèrent voir le maître

d'école qui remplit les fonctions de secrétaire à la mairie. On l'appelait « monsieur Bijar » avec respect, car on le tenait pour savant. C'était un petit homme propre qui portait du linge et des cravates de couleur. Il avait la réputation de n'être point dur pour les enfants et son visage mélancolique de souffreteux faisait dire aux femmes :

— C' qu'il a l'air doux !

Il boitait bas depuis qu'une coxalgie, dans son enfance, lui avait raccourci la jambe gauche. Honteux de son infirmité, il la dissimulait ordinairement à l'aide d'un soulier surélevé. Mais, la guerre ayant allumé l'envie aux cœurs des épouses, des mères, et suscité la chasse patriotique et anonyme des réformés, il avait cru prudent d'abandonner la chaussure orthopédique et d'afficher, dans toute son ampleur, sa misérable claudication.

Il rassemblait ses poules pour la nuitée, dans la cour de l'école, quand Jean et Marie-Ange arrivèrent. Il s'empressa de les faire entrer et offrit une chaise à la fille, qui n'était que sourire et fraîcheur. Jean tournait son bérêt dans ses doigts, cherchant une formule. Enfin il lâcha tout à trac :

— Ben v'la ! on veut s'marier ! et l'plus tôt possible !

Monsieur Bijar regarda Marie-Ange dont le cou émergeait des velours du corsage ainsi qu'une promesse merveilleuse ; puis il vit le gars trapu, avec ses épaules d'hercule, ses jambes comme des colonnes. Et son sort lui fut amer.

— C'est bien facile, dit-il, pour les mobilisés on abrège...

Alors, il leur demanda leurs papiers, expliqua les formalités à remplir. Jean l'écoutait, le front ridé, et de temps à autre il se tournait vers Marie-Ange qui lui faisait signe du coin de l'œil. Il se moucha pour se donner du courage puis risqua sa demande :

— C'est-il ben vrai qu'ma femme touchera des rentes ?

Monsieur Bijar releva la tête : deux paires d'yeux ronds attendaient sa réponse.

— Oui, dit-il, votre femme aura l'allocation journalière d'un franc vingt-cinq.

Puis, un moment après, il ajouta, en riant vers la jeune fille :

— Et soixante-quinze centimes en plus par enfant !

Ils partirent dans la joie et le même soir on fixa le jour des noces avec les parents et le recteur. Dans ce temps-là, on allait vite en besogne. Point n'était besoin du bazvalan, le tailleur messager d'amour qui réglait autrefois les poétiques épousailles et sollicitait pour le fiancé, en couplets assonancés, l'entrée dans la maison de la promise. Jean vint simplement s'asseoir à la table de sa nouvelle famille, aux côtés de Marie-Ange, et la mère le servit le premier, après avoir fait sur la miche le signe de la croix avec la pointe du couteau.

Ils n'avaient pas de foyer, pas d'armoire qui est le symbole du ménage, l'armoire où l'on serre les draps écus, les chemises, la layette parmi les tronçons d'iris odorant, où l'on cache le bas de laine. Ils n'avaient même pas de lit.

Marie-Ange avait dit :

— J'frai le trousseau, moi, pendant que j't'espérerai...

Et Jean avait ajouté, tant la jeunesse a d'illusions :

— On paiera ben l'menuisier avec les mois du percepteur !

Il y eut une petite fête, tout intime, sous le chaume. On avait fait quelques douzaines de galettes et rempli de cidre un grand chaudron où l'on puisait avec les pichets. Le vieux Chérel, qui sait les chansons d'autrefois, était invité et aussi la grand-mère de Mathurin Corcuff, pour la distraire de la pensée de son fou. Marie-Ange avait ses amies autour d'elle.

Sur les minuit on coucha les époux, aux chandelles, et on leur servit la traditionnelle et joyeuse soupe au lait dont le pain est coulé de fil et qu'il faut manger avec des cuillers percées. Jean tenait l'écuelle et Marie-Ange faisait de grands efforts pour gober la rétive soupe blanche, symbole des douceurs et des amertumes de la vie. La jeunesse riait autour d'eux, claquait des mains et le vieux Chérel chantait, dans la rugueuse langue d'Armorique, l'histoire de la cavale domptée :

Et le cavalier l'a caressée, et il a approché sa tête de [la sienne ;

Et puis après il l'a baisée, et elle en a été bien aise ;

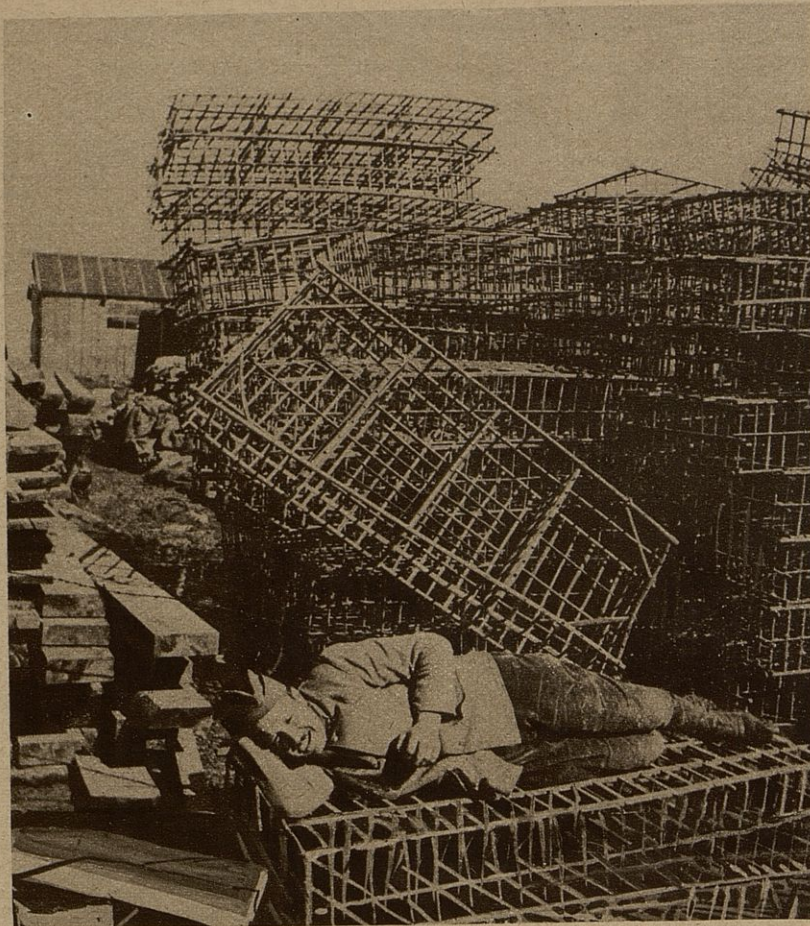
Et puis après il l'a bridée, et puis après il l'a sanglée.

Le lendemain, Marie-Ange retrouva l'écuelle sur la table cirée, près du bouquet d'œillets d'Inde et de passeroles que la mère Corcuff avait apporté. La chatte grise cherchait le soleil. Marie-Ange regarda son anneau et brusquement fondit en larmes.

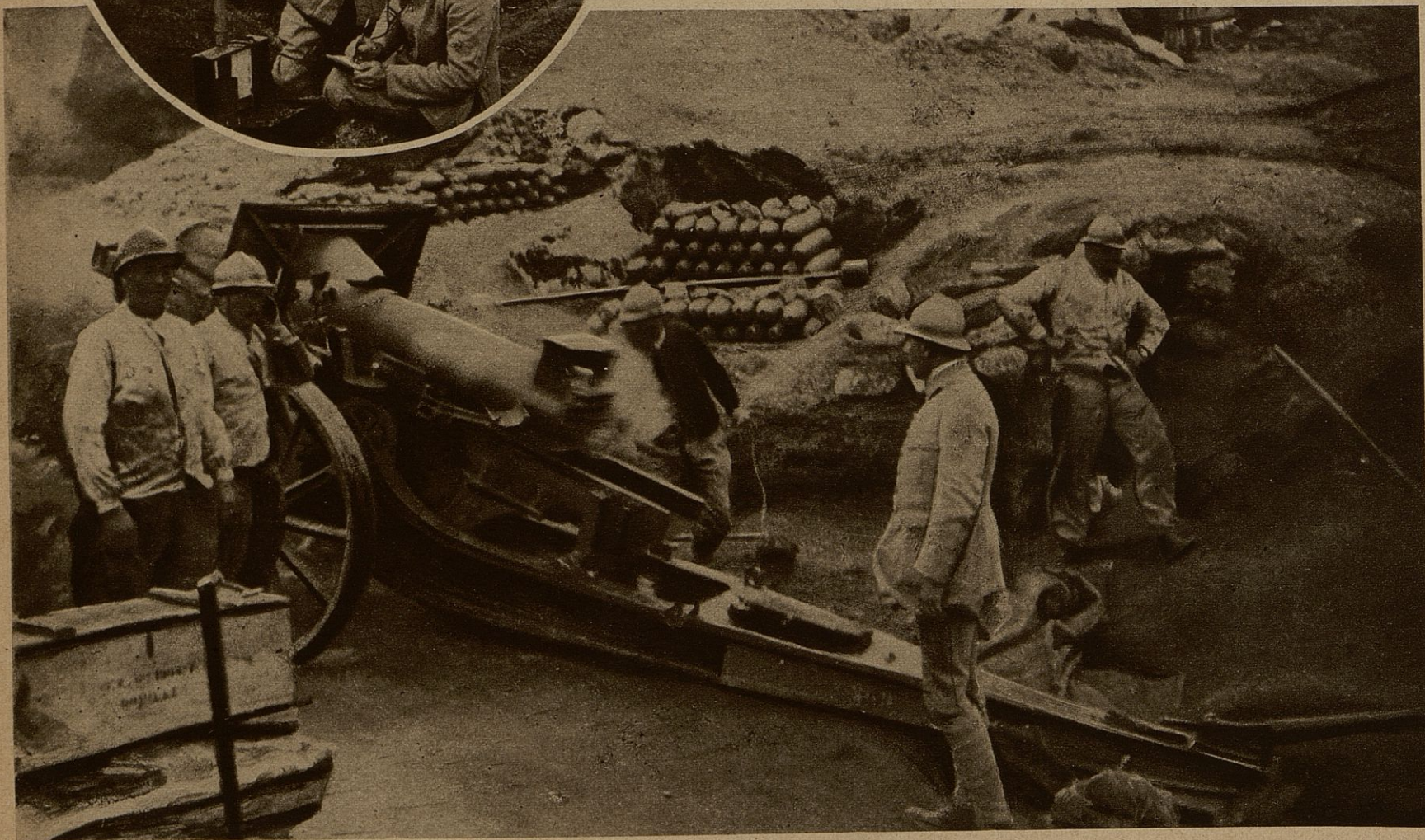
Jean Le Blanc était parti.

(A suivre.)

L'EFFORT DES ALLIÉS EN MACÉDOINE

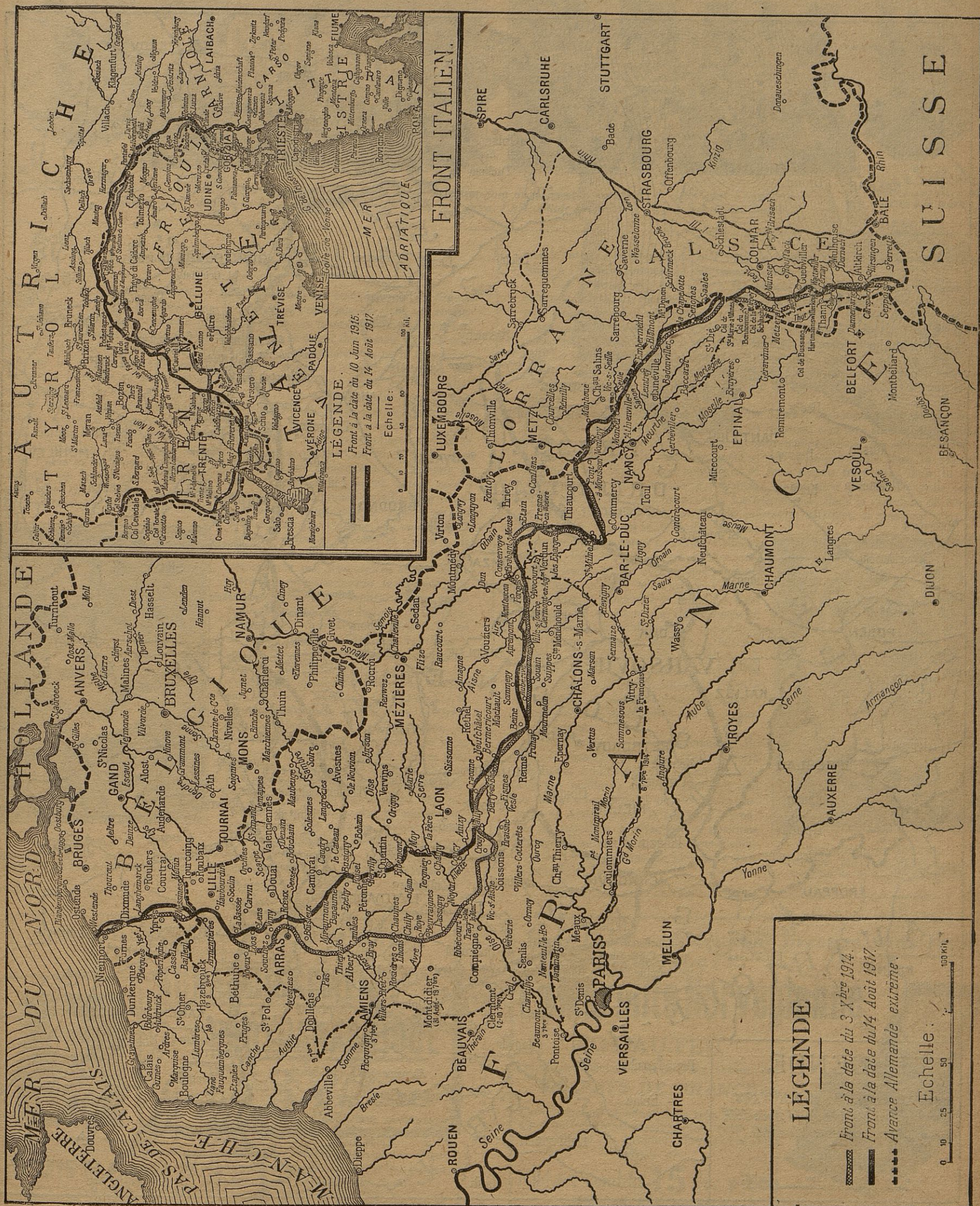


Les armées alliées en Orient sont pourvues de tous les instruments et appareils dont l'application de la science à la guerre nécessite aujourd'hui l'usage. Voici, par exemple, des photographies montrant l'installation de la télégraphie sans fil dans les montagnes. A gauche, c'est le transport, par chariots de paysans, de nattes destinées à protéger les isolateurs dont on voit à droite un dépôt, gardé par un poilu. Dans le médaillon : un poste de T. S. F. dans un ravin



Notre commandement est arrivé à pourvoir les différents secteurs du front de Macédoine d'une organisation suffisante : routes, chemins de fer, télégraphie sans fil y ont été établis partout où il l'a fallu. Le transport de l'artillerie lourde dans les montagnes n'est pas l'œuvre la moins méritoire de nos troupes. Voici un des gros canons qu'il a fallu hisser avec leurs munitions sur les hauts sommets.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



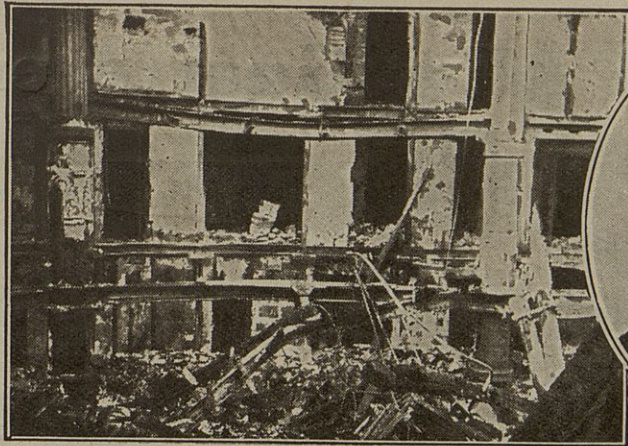
LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)



M. CH. CHAUMET
le nouveau ministre
de la marine.



Un incendie a détruit le 10 le grand théâtre du Capitole de Toulouse, construit en 1880 par Dieulafoy et dont voici la photographie avant et après le sinistre. Le Capitole proprement dit a échappé au désastre.



M. J. L. DUMESNIL
nommé sous-secrétaire
d'Etat à la marine.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONT RUSSE ET ROUMAIN. — De la lecture des communiqués se dégage depuis quelques jours l'impression que l'avance des impériaux est dans son ensemble fortement contenue sur la plus grande partie de ces fronts. Comme le principal facteur de la résistance de nos alliés consiste dans le moral des armées échelonnées du golfe de Riga à la mer Noire, il est intéressant de remarquer que la désorganisation ne les a pas gagnés partout au même degré, et que d'ailleurs on voit s'accroître le retour au sentiment du devoir des unités un moment égarées. Alors que les armées du sud-ouest ont d'abord cédé avec une regrettable facilité à la poussée qui les a reconduites jusque derrière le Sereth, la Strypa moyenne et la Bistritza, celles d'autres secteurs non seulement tenaient bon, mais encore prenaient parfois l'offensive, entre la Baltique et le Pripet, particulièrement sur la Duna et la Vilya, ainsi que sur le front russo-roumain entre Carpathes et Danube, sur la Putna et le Sereth inférieur. Sur le front russe proprement dit, l'intérêt se concentre sur les opérations que les Austro-Allemands paraissent diriger contre le sud-ouest de la Podolie. On annonçait le 13 qu'une grande bataille était engagée dans la région de Zbrucz, affluent du Dniester, et qui marque dans ce secteur



LE CONTRE-AMIRAL SALAUN,
qui vient d'être nommé directeur
général de la guerre sous-marine

la frontière de Podolie. L'ennemi y a amené d'énormes effectifs et s'efforce de percer le front russe sur lequel se trouve précisément une des armées russes où le moral est, ou est redevenu, le meilleur. De fait, elle résiste vaillamment. Si les impériaux venaient à forcer la ligne du Zbrucz, les Russes disposent en arrière d'une deuxième ligne de défense, représentée par la Smotrich, qui passe à Kamenetz-Podolsk, ville de 40.000 âmes, dont les Austro-Allemands convoient la possession, car elle est l'une des portes de la Russie méridionale où abondent les céréales. Les Russes ont à leur disposition, en arrière de cette ville, un réseau de voies ferrées rattachées aux grands centres économiques et militaires de Kieff, Karkoff et Odessa, ce qui facilitera leur résistance. Ce réseau d'ailleurs ne pourrait être utilisé par les impériaux s'ils s'en emparaient, l'écartement des rails ne permettant pas d'y faire rouler le matériel allemand. Mais cette éventualité paraît maintenant peu probable ; l'offensive austro-alle-

mande est pour le moment enrayée dans ce secteur, entre le Zbrucz et le Dniester, grâce à l'énergie renaissante des troupes russes.

On a appris que le kaiser a récemment visité Mitau où il a, suivant son habitude, beaucoup discouru. On considère généralement en Russie que ce voyage est l'indice de prochaines opérations navales contre la Russie dans les golfes de Riga et de Finlande. Un débarquement serait projeté près de l'île Moonsimo, tandis qu'une grande attaque serait effectuée sur un autre point à titre de diversion.

Le gouvernement russe ayant été informé que Tsarskoïé-Selo, où résidait l'ex-famille impériale, était devenu un centre d'agitation contre-révolutionnaire, a décidé de transférer dans une grande ville de Sibirie l'ex-tsar, sa femme et leurs enfants.

Les Russo-Roumains sont, plus que jamais, violemment aux prises avec les Austro-Allemands aux efforts desquels ils résistent, non sans succès, dans la région du Trotus et du Casinu. Ils prononcent souvent eux-mêmes des offensives locales. Le 15 on annonce le commencement d'une grande bataille dans la région au nord-ouest de Sipet. Une autre, qui se livre depuis trois jours dans la région Okna-Guzeski, paraît tourner à l'avantage de nos amis qui dans la seule journée du 12 ont fait six cents prisonniers. Le même jour, dans la direction de Focsani, les Russo-Roumains font avorter de puissantes attaques et prennent cinq cents Autrichiens. Par ces seuls chiffres on peut supposer que les autres pertes de l'ennemi ont été fort lourdes. C'est comme une seule bataille qui se livre depuis plusieurs jours dans la zone au nord de Focsani. Le sort de la Roumanie en dépend : c'est pourquoi on se préoccupe dès maintenant d'une éventualité malheureuse, qui obligerait le gouvernement roumain à évacuer Jassy : il serait transféré en Russie, à Rostoff-sur-Don, probablement. Même si cette éventualité se produisait, l'armée russo-roumaine pourrait encore échapper à l'encerclement austro-allemand et continuer la lutte.

MACÉDOINE. — Les communiqués du 8 au 15 signalent plusieurs attaques contre nos lignes : elles ont été repoussées. Ce sont des incidents, mais ils prouvent que sur ce front les partis en présence sont toujours en éveil. Citons la région d'Huma, où un bataillon a attaqué les positions franco-helléniques le 9, et plusieurs tentatives le 11 près du lac de Doiran et dans la boucle de la Cerna.



Mme CHARLOTTE MAITRE,
infirmière, qui vient d'être nommée
chevalier de la Légion d'honneur.

PRIME A NOS LECTEURS

**AGRANDISSEMENT
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 148 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en haut de la page 5 et représentant : « Des hommes de la deuxième vague sortant de la tranchée ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Pour faire votre cuisine presque sans frais

EMPLOYEZ

La Marmite Norvégienne

“ POT-AU-FEU ”

construite spécialement pour ses lecteurs par :

LE PAYS DE FRANCE

Soigneusement construite, très pratique, d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc.

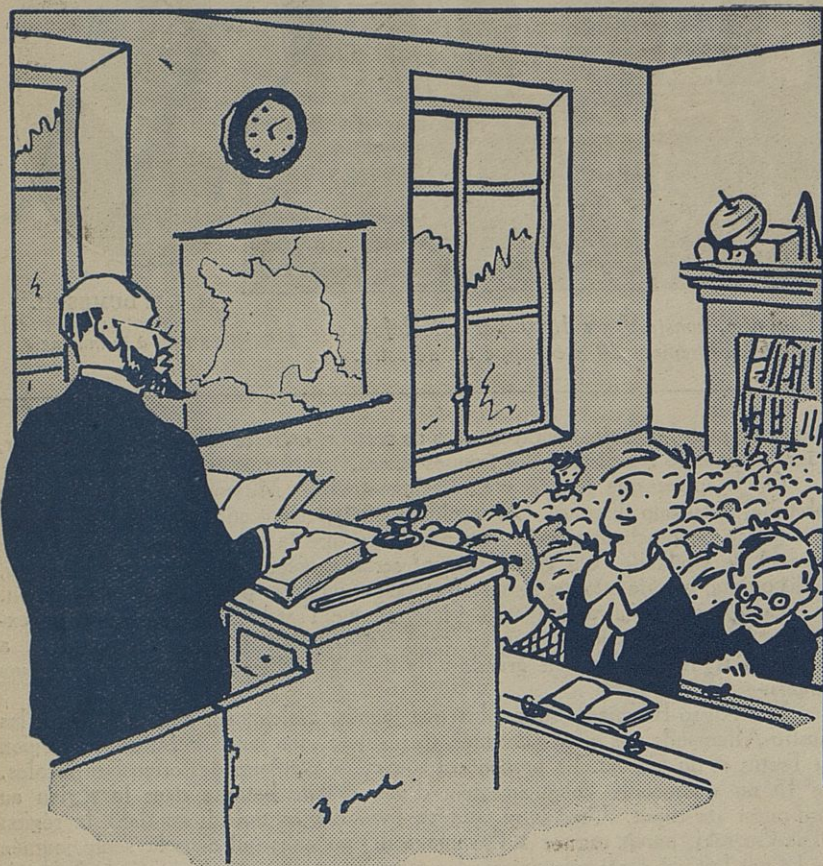
Elle est vendue **15 fr. pièce**
prise en nos bureaux

ENVOI PAR COLIS POSTAL, Paris : 15 fr. 60 -- Départements : 16 fr. 50

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, Paris



La Guerre en Caricatures



BIEN RENSEIGNÉ

— Elève Matou, citez-moi quelques parasites de la culture...
— Le mercanti, etc., etc...



APRÈS LES CHANDAILS — CHALEUR

— Dis donc !... les civils devraient bien nous envoyer des pyjamas !...



RESTRICTIONS — LES CARTES

— Sachons, mon amie, accepter les « cartes », c'est autant d'atouts pour la victoire...



LA BONNE AUBAINE

— ...C'est une mouche « charbonneuse »...
— Tu vois, Fernand, que nous avons bien fait de venir à la campagne...